

Icare délivré

Icare de Moebius et Jirô Taniguchi. Éditions Kana
(Dargaud-Lombard s.a.), 284 p.

Éric Paquin

Numéro 209, juillet-août 2006

Actualité du mythe

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17613ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paquin, É. (2006). Icare délivré / *Icare* de Moebius et Jirô Taniguchi. Éditions Kana (Dargaud-Lombard s.a.), 284 p. *Spirale*, (209), 18-19.

ICARE DÉLIVRÉ

ICARE de Mœbius et Jirô Taniguchi
Éditions Kana (Dargaud-Lombard s.a.), 284 p.

DANS un poème des *Fleurs du mal* intitulé « Les plaintes d'un Icare », Baudelaire associait son impuissante quête du beau aux ailes cassées du malheureux fils de Dédale, se plaignant de ses « yeux consumés » qui ne voyaient plus que des « souvenirs de soleils » et de ses « bras rompus pour avoir étreint des nuées ». C'est l'une des rares variations poétiques que l'on puisse retracer de cette légende qui semble avoir plus ou moins échappé à la littérature moderne pour nourrir presque essentiellement les arts visuels. Car de l'école flamande au surréalisme, en passant par le romantisme et les préraphaélites, une tradition picturale a fait d'Icare un motif mythologique aussi populaire que le jugement de Pâris, la délivrance d'Andromède ou l'affrontement entre Œdipe et le Sphinx. Brueghel l'Ancien, Domenico Piola, Frederick Leighton, Charles-Paul Landon, Odilon Redon, Herbert Draper, Henri Matisse font partie d'une importante lignée de créateurs qui ont représenté les divers moments de cette destinée tragique : l'emprisonnement dans le labyrinthe de Minos sur l'île de Crète, l'exaltation dans la délivrance, la mortelle chute.

Lorsque le neuvième art s'intéresse à son tour à ce thème classique, il en exploite le riche potentiel esthétique tout en gardant ses distances par rapport au mythe d'origine. Ainsi, dans une œuvre pour enfants de la fin du xx^e siècle, Peyo révèle une amusante conscience du poids de la tradition en élaborant un gag burlesque tenant en une seule planche où le Schtroumpf peintre abuse égoïstement de son pauvre modèle : affublé d'une fausse paire d'ailes, celui-ci doit se jeter du haut d'une falaise et s'écraser dans une mare aussi souvent qu'il le faut pour permettre à l'artiste de terminer sa *Chute d'Icare*... Dépourvu d'humour, l'*Icare* futuriste de Mœbius et Jirô Taniguchi est d'une tout autre encre, relevant d'une véritable adaptation du mythe. Imaginé par un maître de la bande dessinée franco-belge avant de passer dans le domaine japonais, le livre pose la question de la valeur de la vie et de la liberté humaines. Objet tant littéraire que visuel, il contribue à poursuivre l'actualisation de la matière icarienne amorcée par le poète symboliste, contribution ancrée dans le xxi^e siècle par son appartenance au genre en pleine expansion du manga.

Un rêve de Mœbius

En adoptant son pseudonyme de Mœbius dans les années 1960, Jean Giraud opère une rupture radicale dans son travail de bédéiste, s'éloignant de l'univers du western qui était le sien jusqu'alors pour se tourner vers une science-fiction aux accents oniriques et mystiques. Ainsi sont nées, dans la mouvance des Humanoïdes Associés et de la revue *Métal hurlant* dont il est l'un des fondateurs, des créations d'une facture narrative et graphique totalement étrangère à *Blueberry* (sa série culte qu'il poursuivra d'ailleurs en parallèle sous son véritable patronyme). Dans ces différents opus mettant en scène des mondes improbables qui semblent tout droit surgis de l'inconscient — *Arzak*, *Le Monde d'Edena*, *Le Garage hermétique*, *L'Incal* —, Mœbius a régulièrement démontré une fascination pour les créatures volantes, affranchies des lois communes à l'espèce humaine... Icare n'était jamais bien loin.

Dans la postface de l'édition française d'*Icare*, retraçant sa genèse, Mœbius explique avoir longtemps conservé les brouillons d'une adaptation complètement extravagante (et qui lui serait apparue en rêve) de cette légende grecque, dont il prétend avoir écrit pas moins de dix mille pages de scénario. N'espérant plus pouvoir réaliser le projet dans son intégralité, l'artiste de soixante-huit ans a décidé d'exploiter la filière nipponne en faisant appel à un mangaka bien connu des lecteurs occidentaux : Jirô Taniguchi. Autorisé à adapter et à modifier librement le scénario original, celui-ci a finalement accouché d'un roman graphique de deux cent quatre-vingt-deux planches qui ne reprend que le préliminaire de la monumentale saga de Mœbius. Cet *Ikaru* sera publié en feuilleton dans l'hebdomadaire japonais *Morning* en 1997, avant de paraître en album chez Bijutsu en l'an 2000, puis en traduction dans plusieurs langues européennes à partir de 2005. La version française proposée par les éditions Kana (Dargaud-Lombard) a l'avantage d'avoir préservé le format original de lecture des pages et des vignettes de droite à gauche (certains éditeurs français opèrent un renversement des cases pour rendre les mangas lisibles de gauche à droite, une pratique contestée par plusieurs auteurs qui y voient une dénaturation de leur dessin).

Son premier support éditorial, son créateur japonais et son format ne sont pas les seules ca-

ractéristiques qui font d'*Icare* un manga, domaine habitué à frayer avec la tragédie et le fatalisme, et qui, depuis la Seconde Guerre mondiale, s'attache à dépeindre la folie autodestructrice de l'humanité, son manque de respect pour la vie et sa perte de contrôle sur ses avancées technologiques. C'est d'ailleurs au moment où il imaginait le scénario d'*Icare* que Mœbius a commencé à se passionner pour l'œuvre de Hayao Miyazaki, *Nausicaä de la Vallée du vent*, longue fable d'anticipation écologique et spirituelle se déroulant sur une Terre à l'environnement dévasté. *Icare* s'ouvre quant à lui sur la vision prospective d'un Japon hypermilitarisé en proie à des attentats terroristes, œuvre de kamikazes procréés *in vitro* — des « hommes éprouvettes » — dont la capacité de s'auto-exploser leur permet de se retourner contre le régime qu'ils devaient en principe servir. Dans cette ambiance de guerre civile, qui rappelle le cadre post-apocalyptique de nombreuses bandes dessinées japonaises, un drame se met en place lorsqu'une femme donne naissance à un enfant qui s'envole sous les yeux ébahis du corps médical d'une paisible clinique. L'armée, mise au courant, ordonne de placer le prodige dans un centre de recherche dorénavant chargé de créer une nouvelle race d'hommes volants, capable de surpasser les « éprouvettes » et d'offrir au pays un avantage stratégique.

Icare grandira donc dans cet établissement — véritable prison-labyrinthe aménagée sur une île — où une équipe de scientifiques découvre que sa capacité de lévitation est due à une énergie inconsciente dégagée par l'hémisphère droit de son cerveau, créant autour de son corps un champ magnétique qui le met en état d'apesanteur. Cette révélation — tout en justifiant l'absence d'ailes encombrantes chez le personnage — alimentera les rêves de grandeur d'un neurochirurgien qui souhaite ouvrir le crâne du garçon pour en percer le secret. Cobaye de laboratoire et objet d'expérimentation, Icare est par ailleurs soumis à une série de tests dont l'éthique douteuse est contestée par la seule Yukiko, anthropologue chargée de son éducation, qui instillera dans son esprit le désir de s'évader de sa prison. Parvenu à l'âge de dix-huit ans sans avoir jamais pu contempler le ciel et les oiseaux, le docile jeune homme s'amourachera de son institutrice...

Bien que peu bavarde, l'œuvre apparaît curieusement lyrique. S'éveillant à la sexualité, Icare ne possède que des mots d'enfant pour exprimer son désir, le langage adulte étant laissé aux représentants hypocrites de la science et du pouvoir. Sur-enfant mutant (à l'instar de l'Akira de Katsuhiro Otomo), doté d'une force supérieure qu'il n'exercera contre les autres qu'ultimement — pour se libérer et pour sauver la vie de Yukiko —, Icare fait partie d'une lignée de personnages volants invulnérables ou immortels qui, depuis le classique d'Osamu Tezuka, *Phénix l'Oiseau de feu*, ont pour mission rien de moins que la sauvegarde de l'univers et la rédemption de l'humanité. Avec Yukiko — qui, sur le plan métaphorique, est le véritable ange de l'histoire —, il formera un couple maudit et pourchassé dans lequel on reconnaît ces héros de mangas et de dessins animés japonais qui doivent généralement « composer avec le manque et le désespoir et accepter une poétique mélancolie comme le plus bel état qu'on puisse atteindre en ce monde », comme l'écrit Paul Gravett dans *Manga : soixante ans de bande dessinée japonaise*. La pureté, l'innocence et la virginité de certains êtres d'exception semblent plus que jamais ici les uniques porteurs d'espoir d'une société violente et déshumanisée.

Icare ou Prométhée : la touche de Taniguchi

Pourvu des inévitables clichés de la tradition japonaise, *Icare* bénéficie néanmoins du dynamisme de celle-ci, jumelé à l'approche plus

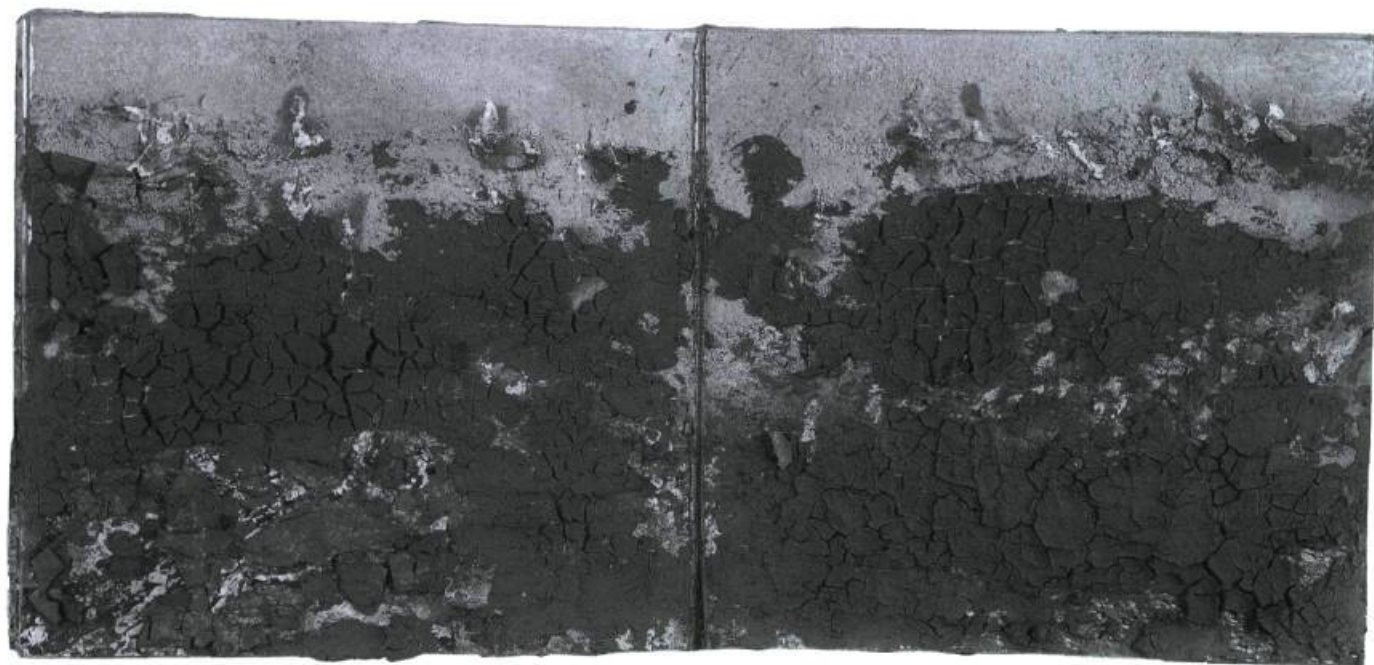
contemplative de Jirō Taniguchi, ancien cadre de grande entreprise dont une partie de l'œuvre s'attache à représenter la vie des « salary men » tokyoïtes (*Quartier lointain, Journal de mon père*). En effet, tandis que la bande dessinée d'auteur européenne paraît davantage statique, plus proche du tableau, le manga se distingue par son dessin désinhibé, par une sorte de réalisme cinématographique, de fluidité obtenue par des découpages rapides et contrastés. Centré sur le désir et sur la soif grandissante de liberté du héros, *Icare* doit une partie de sa force à ce souci du mouvement. Ainsi, la belle mise en abyme contenue dans les planches inaugurales de l'album illustre tour à tour la naissance difficile d'Icare — que le médecin doit réanimer après avoir dénoué le cordon ombilical qui lui serrait le cou —, suivie par l'envol en position fœtale du bébé, sous le regard fasciné de sa mère et des infirmières. Le livre entier semble littéralement écartelé, de la même manière, entre l'étouffement et la délivrance, la soumission et la révolte.

La ligne claire de Jirō Taniguchi est mise tout entière au service de ces sensations anti-thétiques. De nombreux plans en plongée et contre-plongée traduisent le sentiment d'emprisonnement d'Icare, obligé de vivre dans une sorte de jardin intérieur dont la structure métallique rappelle les barreaux d'une cellule. Durant les expériences de vol auxquelles il est soumis, son corps est lesté de centaines de kilos, puis confiné dans une minuscule cage à la suite d'une première tentative d'évasion d'où il est revenu, capturé grâce aux bandelettes enveloppantes sorties des armes de ses poursuivants. À

ces séquences — comme à celles où, parcourant le labyrinthe formé par les étroits circuits d'aération de l'immeuble, Icare est pris en chasse — succéderont de belles vignettes muettes, d'une admirable pureté de trait, montrant le protagoniste libéré de sa serre et transportant Yukiko au-dessus de la couche nuageuse.

Prenant fin par l'envol épanoui de son héros et dépourvue de la fameuse chute qui marquait la légende grecque, cette bande dessinée offre une vision plutôt prométhéenne du mythe d'Icare. Le scénario de Möbius prévoyait pourtant une chute, au sens métaphorique (et quasi biblique) du mot : le garçon maintenu toute sa vie dans l'ignorance devait momentanément succomber aux vices du monde extérieur... L'Icare délivré qu'a choisi de nous donner Taniguchi dans un dénouement ouvert à tous les possibles est davantage en accord avec la philosophie de ce mangaka, souvent inspiré par le leitmotiv de l'ascension et du dépassement de soi, par ces exceptionnels moments où l'homme atteint « une altitude où il n'y a plus rien de mauvais » (on pense notamment à ses épopées d'alpinisme telles que *K* et *Le Sommet des dieux*, adapté du roman de Yumemakura Baku). Mieux apprécié par sa propre époque que ne le fut Baudelaire — dont les ailes se rompaient au contact d'une société également corrompue —, Jirō Taniguchi a donc préféré oublier la fragile constitution humaine à laquelle nous renvoyait le mythe antique pour satisfaire au fantasme inné de l'homme aspirant à la puissance et à l'immortalité des dieux.

Éric Paquin



Anselm Kiefer, *Elektra*, livre, 29 doubles pages, sable et argile sur photographies montées sur carton, 60 × 64 × 16 cm, 2005.